L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 mai 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi.....	86	27
5 P. M.....	88	28
6 P. M.....	86	27

LA REUNION

—DES—

Vetérans Confédérés.

La ville de Little Rock dans l'Etat de l'Arkansas est honorée dans le moment de la visite des Vétérans Confédérés, des survivants de ces héros qui, cinq ans durant, combattirent pour la bonne cause, défendirent sur les champs de bataille le plus sacré des droits, celui de la liberté.

Chaque année, la petite phalange de braves se rend dans une ville du Sud pour commémorer l'époque douloureuse et glorieuse, mais chaque année aussi elle voit se rétrécir ses rangs car la mort y fait des vides.

Les rues de la petite ville dont l'hospitalité s'exerce à l'endroit des anciens guerriers, présentent un spectacle intéressant ; elles sont décorées aux couleurs nationales et sont fréquentées par des milliers d'étrangers venus de tous les points du Sud.

Dans les foules qui animent ces rues se remarquent en nombres très grands des dames, des demoiselles ; sans elles il n'y a pas de manifestation patriotique.

La première réunion de l'Association a été présidée par le Général James F. Smith, commandant de la Division de l'Arkansas. Après avoir souhaité la bienvenue à ses camarades d'arme, le général a retracé à grands traits les événements qui marquèrent l'inégale lutte que se livrèrent le Nord et le Sud de 1861 à 1865, et il a rappelé les circonstances qui ont entouré la fondation de l'Association des Vétérans Confédérés.

Ceux qui ont eu l'heureuse pensée de faire vivre le souvenir de la Confédération en créant une association dont font partie tous ceux qui avaient épousé la "Cause Perdue," s'en félicitent, soyons-en persuadés, a dit l'orateur. N'est-ce pas pour nous tous un plaisir nouveau chaque fois que nous nous retrouvons, que nous nous touchons les coudes, que nous revivons ensemble cette vie des champs de bataille où nos cœurs battaient à l'unisson, où nous partagions les mêmes dangers, subissions les mêmes épreuves, éprouvions aussi les mêmes joies quand la fortune nous sourlait et semblait nous promettre le triomphe définitif.

La fin des premières

Paris, 6 mai :

Chaque fois que la pioche du démolisseur éventre, abat un ancien quartier, une ancienne demeure, qui, à défaut de pittoresque, avaient pour nous le charme que donne la patine du passé, il se trouve des gens pour s'écrier, inconsolables de ces profanations: " Encore un coin du vieux Paris qui disparaît !" Ils pleurent de voir s'évanouir l'âme des choses.

Cette âme ne réside pas seulement dans les moellons périmés et condamnés. On la sent palpiter dans de vieilles habitudes, de vieilles manies, de vieux usages qui nous étaient chers, et qui, eux aussi, disparaissent un à un. Paris ne se contente pas de changer d'aspect, il change aussi d'ambiance.

Le perron de Tortini a disparu matériellement et symboliquement. Sans lui, le boulevard a perdu son aspect, et il a perdu aussi son atmosphère. Un de ses derniers vestiges, son dernier vestige peut-être, vient d'être condamné. Je parle des premières représentations. L'Association des directeurs de théâtre vient de décider, à l'unanimité, que l'on ne ferait plus désormais aux critiques un double service, pour la répétition générale et pour la première ; que l'on ne ferait plus qu'un service simple, pour la répétition, ou pour la première, à leur choix. Comme aucun n'hésitera, comme chacun choisira la répétition générale, on peut dire que les premières représentations ont bel et bien vécu. Encore un coin du vieux Paris qui disparaît !

A vrai dire, il y a longtemps qu'elles agonisaient. A l'époque où le boulevard était le nombril du monde, et où le perron de Tortoni était le nombril du boulevard, une première représentation était un important événement parisien. La répétition générale n'était que la dernière des répétitions d'ensemble. L'auteur y invitait,—quelquefois, pas toujours,—quelques amis pour recueillir leur impression, d'après laquelle il faisait, ou ne faisait pas, les coupures et remaniements de la dernière heure.

La pièce arrivait ainsi, le soir de la première représentation, avec tout le prestige de l'inconnu. Et ce n'était pas, comme aujourd'hui, une fiction de ne point faire figurer le nom de l'auteur ou des auteurs sur l'affiche. Très souvent, le public ignorait réellement de qui était l'œuvre promise, et attendait avec curiosité que le principal interprète vint le faire connaître.

C'était donc une très grave affaire qu'une première représentation. Le nombre des places mises à la disposition des spectateurs payants étant relativement assez restreint, on se les disputait à prix d'or ; et pour trois raisons bien explicables, bien humaines, on désirait vivement voir une œuvre inédite avant le "vulgum pecus ;" on désirait non moins vivement voir les critiques dramatiques et les journalistes, qui étaient alors des personnages considérables et d'une essence spéciale ; on désirait plus vivement encore être vu à une telle solennité, et être cité le lendemain par le soiriste à la mode.

Car le soiriste, lui aussi, était un personnage. Comme le reportage n'existait pour ainsi dire pas, on ne savait rien par avance des à-côtés de théâtre dont le public parisien fut toujours si curieux. Le soiriste allait et venait, calepin et crayon à la main, dans les couloirs, sur la scène, dans les loges d'artistes, recueillant un racontar, une indiscrétion, un bon mot, notant les personnages marquant dans les divers domaines de la littérature, de la polique et de l'élégance.

Il me semble vraiment parler d'une époque très lointaine et d'une société disparue. Comme tout cela a changé, s'est transformé !

Le jour où un directeur et un auteur laissèrent pénétrer dans la salle, un jour de répétition générale, quelques critiques, quelques amis des interprètes, quelques fournisseurs, ils condamnèrent à mort, sans s'en douter, les premières représentations. Le monde augmenta peu à peu aux répétitions générales, à tel point qu'il devint impossible de distribuer des laissez-passer à tant de privilégiés. On dut faire imprimer des billets spéciaux. D'abord, ce fut l'orchestre seul que l'on remplit. Puis ce furent les baignoires, le balcon et les loges. Puis ce fut la salle tout entière, jusqu'aux dernières galeries

L'événement parisien était devenu la répétion générale. C'est en vue de cette répétition que le reportage se mobilisa : interviews, coups de crayons, indiscrétions, avant-premières (!) tout cela dut paraître avant la " générale ". Et il fut de bon ton d'y assister. L'attrait était même beaucoup plus rare. Autrefois, il était difficile d'assister à une première; mais on savait qu'en somme ce n'était qu'une question d'argent. Mais pour assister à une répétition générale, il fallait avoir été invité, partant "remarqué, distingué", comme chante la "Grande-Duchesse."

D'autre part, les critiques dramatiques ne manquèrent pas d'assister à ces répétitions. Ils avaient, ainsi, tout le temps de préparer leur compte rendu, qui ne paraissait que le lendemain de la première. Ils avaient le loisir d'assister également à cette première, de manière à voir si certains défauts constatés la veille avaient été corrigés et à noter l'impression du public payant. Mais je dois dire qu'il en est bien peu qui avaient le courage ou la conscience de voir, deux jours de suite, le même spectacle. Ils faisaient invariablement cadeau de leur service de première à quelque ami, qui avait la mission d'aller au journal, à minuit, dans le cas où "il se serait passé quelque chose."

Dans ces conditions, quel attrait pouvaient bien conserver pour le public les premières représentations ? Ne pas voir le Tout-Paris, n'être pas vu du Tout-Paris ! Non, non, il fallait à tout prix assister à la répétition générale. Les directeurs, néanmoins, conservaient les doubles services, par habitude, par tradition, et aussi, en somme, parce que les comptes rendus de la critique continuaient à paraître le lendemain de la première, même si cette première avait eu lieu—ce qui était devenu la règle—devant une salle à moitié vide, et à moitié élégante.

Or, un jour, un journal eut l'idée subversive de publier les comptes rendus le lendemain même de la répétition générale, eût-elle pris fin à une heure du matin. Bientôt son exemple fut suivi, d'une manière absolue ou en partie. Des journaux qui ne renoncèrent pas au compte rendu le lendemain de la première, donnèrent, tout de même, le lendemain de la répétition générale, un bref procès-verbal. Dès lors, c'était le coup de grâce pour les premières. Elles avaient vécu. Mais ce n'était pas assez. Aujourd'hui, elles sont mortes.

D'ailleurs, depuis quelque temps déjà, n'a-t-on pas l'habitude d'annoncer le nom des auteurs à l'issue de la répétition générale ? La répétition est donc triomphante. Son triomphe durera-t-il longtemps ? Je ne sais, ou plutôt je crains que non, car il me semble déjà apercevoir les signes précurseurs de sa décadence et de sa ruine. Déjà, il est d'extrême bon ton d'assister aux répétitions dites des " couturières ". Alors ?... Alors celles-ci tueront celles-là, soyez-en bien convaincus. Et elles seront tuées à leur tour par... ma foi je ne sais quoi, car je crois bien qu'à cette époque, Tout-Paris lui-même sera mort.

Les révolutions de la mode.

Pour la première fois sans doute, les femmes portent des robes dessinées, non par des couturières, mais par des peintres. Les peintres ont une fidélité admirable à leurs idées sur la façon de draper. Il y a vingt ans, ils commencèrent à vêtir des modèles et des poétesses. Ils les enveloppèrent de simarres droites et les chamarrèrent de dessins ornementaux. Ceci ne laissa pas de faire sensation. Années heureuses où les jeunes femmes servirent la religion de la beauté. Les impies considéraient avec de vains sarcasmes Primavera et Isolde. Un dédain sublime animait ces créatures supérieures. Peu à peu cette fierté tomba. On laissa le rôle esthétique aux beautés pauvres et économes.

Quelle surprise de voir tout à coup ces costumes revenus à la mode ! On les reconnut malgré tant de changements, à la simplicité de leurs lignes, au style de leurs ornements, à leur mollesse lâche et collante. On sut qu'ils étaient dus à des peintres, dont on connaissait le talent. Les femmes s'habillent aujourd'hui par le ton et la valeur, la matière et la ligne. Et leurs robes sont un objet de méditation pour les critiques d'art. Une revue technique, "Art et décoration", leur consacre une étude illustrée d'admirables photographies. Et de fait, ces silhouettes à la fois simples et précieuses, cet air gracieux et comique de statuette en escapade, ces draperies que le vent adapte comme celles de la victoire de Samothrace, font de la rue un musée vivant, peuplé d'une gent trotte-menue de figurines. Ces figurines sont nues, drapées, hâtives en démarches, plaisantes en sourires, magnifiques en chapeaux. L'esprit rapin, le décor hindou et le goût antique se sont unis pour les orner; il leur en reste quelque chose de bizarre, qu'elles ont rendu charmant.

Seulement il est difficile de plaire aux peintres et à l'univers. Le clergé italien a vu d'un œil mal content les premières robes plates, auxquelles il reprochait précisément de ne l'être point assez : heureux défaut d'un pays généreux ! Aujourd'hui c'est le bras séculier qui frappe. Le roi d'Angleterre a interdit à sa cour les robes étroites. On nous dit les robes entravées ; mais il y a longtemps que les robes entravées n'existent plus. George V exige la robe large, à cause des révérences. Voilà à quoi M. Iribe ne songe point. Et pourtant ! On voyait au vernissage une jeune femme vêtue de drap blanc, et dont la robe était fendue de haut en bas, précisément à l'endroit le plus commode pour faire un salut à plongeon. Cette robe, projet d'entente entre les couturiers français et les pays à étiquette sévère, était-elle destinée à la cour du Royaume Uni ?

"PETITES AMIES DE BEETHOVEN."

M. André de Hevésy a eu la bonne fortune de pouvoir explorer les archives de la famille de Gerando-Teleki, héritière des Brunsvik. Il n'y a point trouvé de lettres de Beethoven, mais en revanche les lettres et le journal de Thérèse Brunsvik lui ont fourni maints détails inédits sur le petit monde où le musicien passa une longue partie de sa vie. Antoine II de Brunsvik avait trois filles, Thérèse, Joséphine et Charlotte, dont deux au moins occupèrent son cœur et ce fut dans leur entourage qu'il connut aussi Giulietta Guicciardi. Aucune de ces petites amies n'eut une fin heureuse. Joséphine s'était mariée une première fois avec le comte Joseph Deym qui, ayant tué un adversaire en duel, se cachait à Vienne sous le nom de M. Muller. Dans sa maison, nommée l'Hôtel des Arts, il avait rassemblé une collection étrange; c'étaient des copies en cire de sculptures antiques, ornées de cheveux postiches et peintes couleur de chair. La Vénus de Médicis était vêtue d'une robe de soie légère ; la Vénus Callypige, entourée de miroirs, donnait à elle seule l'illusion des Trois Grâces. La jalousie de M. Muller-Deym rendit sa femme fort malheureuse ; elle ne le fut pas moins avec son second mari, le baron Stackelberg, sorte d'aventurier qu'elle rencontra en Suisse. Giuletta Guicciardi épousa un comte Gallenberg qui ruina le ménage: pour vivre, elle essaya de chanter à l'Opéra tandis que le comte copiait de la musique. Quant à Thérèse, elle resta vieille fille ; après les traverses d'un amour malheureux (pour un autre que Beethoven), " l'immortelle bien-aimée", elle, s'était réfugiée dans la bienfaisance et dirigeait à Bude, sous le nom de Jardin des Anges, une des premières crèches fondées en Europe.

La réclame au Japon.

Parmi les emprunts que le Japon moderne fait au vieil Occident, l'un des plus regrettables est celui de la publicité. Elle s'étale partout et sous toutes les formes. Dans les grandes villes, des enseignes éloctriques font clignoter aux fenêtres et aux toits des maisons leurs inscriptions lumineuses; dans la campagne, le long des routes et des chemins de fer, les tableaux à reclames commencent à pulluler. Hiroshigé et Hokousaï, s'ils refaisaient aujourd'hui leur album du Foudji et du Tokaido, devraient y donner moins de place à la nature qu'aux annonces de pneus et de conserves de bœuf. Et ils ne retrouveraient plus, aux portes de Hakone, sur le bord de la mer, la belle allée de cryptomérias qu'ils ont tant de fois dessinée ; un marchand a acheté tous les arbres géants de cette promenade célèbre et les a débités comme bois de construction. Les étrangers, qui tolèrent si souvent chez eux de pareils abus, s'indignent quand ils les rencontrent dans les pays qu'ils visitent en touristes. Aussi furent-ils les premiers à protester. D'abord on ne les écouta guère, mais voici que les Japonais se fâchent à leur tour. Le comte et le marquis Tokugawa, tous deux descendants de la glorieuse famille des Shogoun ont soumis au Parlement un projet de loi sur la protection des sites pittoresques ; un professeur de la Faculté de médecine de Tokyo a pris la parole pour défendre ce projet, et il l'a fait en termes si éloquents qu'il a emporté le vote de la Chambre des Seigneurs. La loi nouvelle confie à l'Etat la garde et le contrôle des paysages célèbres. Elle donne à l'administration le droit d'empêcher qu'on les gâte par des enseignes malencontreuses ; elle lui permet d'enlever celles qui existent déjà ; au besoin, elle punit d'amende, et même de prison, les propriétaires récalcitrants.

Pas de charbon.

Cordova, Alaska, 17 mai—A environ trente milles, de millions de tonnes de charbon, se trouve ici le croiseur des Etats-Unis, Buffalo, qui ne peut avancer faute de combustible, ses soutes à charbon étant vides. On s'attend à ce que le gouvernement lui envoie un vaisseau chargé de charbon du chantier de marine du détroit de Puget qui est à 1,600 milles d'ici. Tous les efforts tentés pour en obtenir une provision dans les eaux de l'Alaska, sont restés vains.

Le croiseur est parti de San Francisco pour établir une station de télégraphie sans fil dans l'Alaska.

Les terrains houillers de la rivière Behring, qui sont tout près, ne peuvent pas être touchés avant que les titres de ces charbonnages réclamés par des particuliers, ne soient établis.

Mort d'un brave.

Detroit, Mich. 17 mai. — L'agent de police Henry Walpole a sacrifié sa vie ce matin pour sauver l'existence de plusieurs personnes endormies dans un immeuble locatif de la rue Bates.

Une explosion de gazoline ayant mis le feu au bâtiment en question, Walpole courut d'une seule traite du poste de police au lieu du sinistre et en dépit des flammes qui menaçaient de lui couper la retraite fut assez heureux pour réveiller tous les locataires. Ce devoir accompli, l'agent se préparait à se retirer lorsqu'il fut pris soudain par une crise cardiaque et expira quelques secondes plus tard.

La question de la potasse.

Hambourg, Allemagne, 17 mai —La conférence réunie dans cette ville pour réglementer l'exportation des sels de potasse est arrivée à une entente aujourd'hui sur la question des prix.

Le texte de cette entente est actuellement rédigé et de nouveaux contrats seront prochainement conclus.

HOTEL DE VILLE.

Le maire Behrman, accompagné de l'ingénieur de la ville, M. Hardee, est parti hier soir pour Shreveport afin d'assister à une conférence qui sera tenue sous les auspices de la Chambre de Commerce de cette ville dans le but de discuter et d'étudier un projet visant au creusement d'un canal devant relier Shreveport à divers localités du Texas.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'AFFAIRE COPELAND-KOREY.

Rudy Copeland, un des deux individus qui ont eu une altercation dimanche soir à l'angle des rues St Charles et Octavie, a comparu hier matin devant le recorder Joseph Batt sous une inculpation de bris de paix.

M. Copeland a plaidé coupable, avec circonstances atténuantes, en déclarant que sa rencontre avec Korey était le résultat d'une affaire d'honneur.

Le recorder l'a condamné à 10 dollars d'amende ou 10 jours de prison ; l'amende ayant été immédiatement payée, Copeland a été remis en liberté.

Son adversaire Joseph Korey, employé de commerce, contre lequel une accusation plus grave a été portée, celle d'avoir tiré des coups de revolver dans la rue, a comparu devant la première Cour criminelle de cité, accompagné de son avocat M. Chandler C. Luzenberg. Korey a plaidé non coupable et a été remis en liberté sous une caution de 500 dollars qui a été signée par M. William Beary, domicilié 1814 avenue St-Charles.

Accident à un enterrement

Un accident s'est produit à l'angle des rues Canal et Dorgenois, hier après midi, pendant le défilé du cortège funèbre de M. J. A. Frielson. Une automobile en charge de A. S. Cox a heurté une voiture dans laquelle se trouvait le Rév. Dr B. H. Leesman, un ministre qui officiait aux funérailles.

Les chevaux se sont emportés et ont fait collision avec une charrette. Le Dr. Leesman a été violemment jeté contre les vitres de la voiture. Il a reçu une blessure au visage qui a été pansée dans une pharmacie des environs.

BASE BALL.

New Orleans, 10 : Nashville, 1.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ... Un an | $6 ..... 6 mois | $3 .....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15.. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 16 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leurs droits. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 33. Commencé le 11 avril 1911

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIÈRE PARTIE

XIV

CONSEIL DE GUERRE

(Suite)

Dès le lendemain matin, M. Deveyres se rendit rue Montmartre, où, immédiatement reçu par Bourbillon, il lui exposa ce qu'il désirait.

—Bien, fit l'autre, jetant, d'un crayon rapide, des notes sur son bloc. Nous disons : un sieur Richard Monday arrivé de New-York à Paris, le 27 novembre, et descendu rue du Quatre-Septembre à l'hôtel des Deux-Amériques. Cela suffit. Sous vingt-quatre heures vous recevrez une première fiche de renseignements....

—Sitôt que cela ?

—Notre devise est célérité..

—Et discrétion ?

—Naturellement.

—Je vous dois, monsieur ?....

—Rien pour l'instant. On ne paye que sur résultats, d'après un système très ingénieux. Nous établissons un devis des frais, et nous y ajoutons une majoration de vingt-cinq pour cent, qui constitue notre bénéfice. Avec la fiche, nous vous présenterons demain la note à l'encaissement.

—Entendu ainsi, je vous salue, monsieur.

—Votre serviteur....

L'agence du XXX de la rue Montmartre devait être merveilleusement outillée, car, dès le lendemain, à six heures du soir, M. Deveyres recevait une fiche extraordinairement complète...

Aussi ne chicana-t-il pas sur le montant de la note qui était de 88 fr. 80.

Bourbillon lui en donnait pour son argent.

Qu'on imagine une sorte de mémorandum, rappelant, dans leur ordre quotidien, les faits et gestes de l'Américain, depuis son entrée à l'hôtel, jusqu'à son départ précipité ressemblant à une fuite dont, au surplus, on expliquait le motif, ainsi que nous le verrons dans un instant.

Le plus clair de l'emploi du temps de ce joli garçon exotique se décomposait en séances au cercle Hispano-Japonais, où il jouait au jeu d'enfer, en soupers bruyants dans les cabarets à la mode avec des compagnes de rencontre et d'autres joyeux fêtards, rastas de son espèce.... de la pire, par conséquent!....

Il y avait mieux !

Sir Richard Monday était un de ces escrocs cosmopolites qui, après avoir écumé les grands lieux de plaisir, viennent dépenser à Paris, en folles orgies, le produit de leurs rapines. On le soupçonnait d'avoir dérobé à Cannes, au cours d'une randonnée de quarante-huit heures, la rivière de diamants de lady Tollendal.... Le fait n'avait pu être positivement établi à sa charge, mais en revanche, on tenait la preuve qu'il avait volé au jeu. On l'avait pris, là, la main dans le sac !....

En effet, à la fiche était jointe une coupure de journal.

Et, là, il nous faut ouvrir une parenthèse pour montrer par ce nouvel exemple, jusqu'où, jusqu'à quel génial esprit d'invention était capable de se hausser leur audacieuse ingéniosité.

Cette coupure, avec renvoi daté à une feuille connue pour la sûreté habituelle de ses informations, — mais que, par Zélie, Bourbillon savait ne point être reçue à la Villa des Roses, — cette coupure, qui n'était qu'une simple feuille de papier truquée " ad hoc, " ressemblait vraiment à ces extraits que des agences spéciales envoient aux hommes publics, aux artistes, aux écrivains, pour les renseigner sur ce qui se dit et s'écrit sur eux dans la presse. Elle était imprimée des deux côtés, portant, au verso, un morceau d'article mutilé par les ciseaux, au recto un très suggestif entrefilet.

Le tout si habilement agencé, qu'à moins d'en être averti, il était impossible de soupçonner la supercherie.

Quant à ce suggestif entrefilet, le voici :

" Un grec pincé à l'H. J. "

Entre parenthèse, un renvoi au crayon bleu expliquait que l'H.-J. signifiait le Cercle Hispano-Japonais.

" L'H-J a été, hier soir, le théâtre d'un incident scandaleux.

" Une personnalité bien connue de la colonie Argentine, jouant très gros jeu, tenait la banque sans interruption, lorsqu'un des pontes demanda à battre les cartes. Celui ci, expert en ce genre de prestidigitation pour l'avoir sans doute souvent pratiqué, escamota du jeu une quinzaine de cartes, sans que personne s'en aperçut. La partie continua. Quand vint son tour de prendre la main, si son jeu n'était pas à sa convenance, le grec le modifiait avec la plus grande dextérité, en empruntant des cartes à la réserve qu'il s'était constituée.

" Ce manège durait déjà depuis un certain temps, quand un employé de l'administration, qui le surveillait, s'en aperçut. Le joueur indélicat, se voyant pris sur le fait, jeta sa réserve de cartes sous la table. L'employé le prit alors de le suivre, et on l'enferma dans un local du cercle, en attendant que l'on eût statué sur son sort.

" Mais l'administration, désirant éviter un scandale, donna l'ordre de l'en faire sortir et de l'inviter à déguerpir, — non, toutefois sans lui avoir signifié que s'il n'avait pas quitté Paris dans les vingt-quatre-heures, on inviterait la police à s'occuper de lui.

" L'incident devait être tenu secret. Nous avons pu, néanmoins, nous en procurer les détails qu'on vient de lire et, puisque nous sommes en veine d'indiscrétion, ajoutons, qu'il s'agit d'un mauvais sujet de nationalité américaine soupçonné de s'être livré à de nombreux actes d'indélicatesse, pour ne pas dire plus et descendu dans un hôtel de la rue du Quatre-Septembre, où il s'était fait inscrire sous le nom de Sir R. M., et d'où nous apprenons, aux dernières nouvelles, qu'il s'est empressé, ce soir, de déguerpir sans tambours ni trompettes.... "

C'était clair et probant !....

D'après la date de la coupure, le scandale s'était produit dans la nuit précédant le départ, la fuite honteuse de l'escroc.

D'ailleurs, ces initiales transparentes : R. M. et la rue de l'hôtel !.... et, enfin, comment douter du sérieux, de la certitude des autres renseignements fournis par l'agence, lorsque Bourbillon avait eu soin de consigner à leurs jours et à leurs heures les faits connus de M. Deveyres et de Germaine, savoir les visites de Richard à la villa des Roses, et la curieuse histoire du cheval emporté sur le boulevard de la Madeleine, arrêté net, par un exploit à la colonel Cody, d'un coup de revolver !....

Ceci servait à prouver cela..

Non, non ! il n'y avait plus à douter sur l'identité du misérable !....!

En la personne de ce séduisant Richard Monday, on avait eu affaire à un abject aventurier, à un grec, chassé par les épaules, d'un cercle où il volait !.....

Pouah !....

Rien que d'y penser, cela vous donnait la nausée !....

Lorsque le lendemain, à deux heures, le baron, sous les armes, étincelant de chic, se présenta, s'excusant volubilement de son absence, Germaine, pâle comme une morte, crucifiée, mais résolue, déclara elle-même, d'une voix ferme, qu'elle consentait à leur union....

Il n'eut même pas besoin d'insister pour qu'elle acceptât de hâter l'époque de la cérémonie.

Le père et la fille avaient une égale hâte d'en finir, d'effacer, de la grotesque aventure, jusqu'au souvenir...

Il fut donc convenu, d'un commun accord, que dans les strictes délais d'affichage et de préparatifs du trousseau, Germaine serait la femme du baron....

Celui-ci avait cause gagnée.

Il eût volontiers entonné un chant de triomphe.

Il avait bien trop d'habileté pour cela !

Il se rendait parfaitement compte que sa " fiancée " était à bout de courage et de forces, et il n'ignorait pas qu'après de certaines victoires du genre de celle qu'il venait de remporter, le vainqueur agirait maladroitement, en abusant de ses avantages.

Il se montra donc discrètement heureux, ému, avec on doit lui rendre cette justice, un tact parfait.

Et il eut enfin le bon goût de ne pas s'attarder.

Il brûlait d'ailleurs de courir annoncer à son père la grande nouvelle.

Il ne trouva pas celui-ci à